

JEAN LORILLU

Jean LORILLU



JEAN LORILLU

Je suis né par hasard dans la Manche, à Gavray. Ma mère était originaire de la Manche, aînée d'une fratrie de dix enfants, mon père du Calvados, huitième d'une fratrie de dix enfants également. Les parents de ma mère étaient métayers, dans une petite ferme près de Mortain. Mon grand-père paternel était cheminot, conducteur de train sur la ligne Paris-Cherbourg.

Mes parents se sont connus à l'hôtel *Moderne* de Caen. Mon père y était chauffeur pour les clients et ma mère travaillait aux services généraux. Ils ont décidé de se lancer dans le commerce d'épicerie. D'abord, en avril 1938, ils ont tenus, pour *la Société Normande d'Alimentation*, une petite succursale à Gavray où je suis né. Ensuite, en février 1940, ils sont partis à Pont Gilbert près d'Avranches, où ils ont pris en gestion un magasin d'alimentation de la *Société Économique de Rennes*. Puis, en 1947, nous sommes arrivés à Littry-la-Mine, pour tenir un hôtel-restaurant, pendant une année. J'ai été à l'école primaire à Sourdeval, et à Littry.

Mon père était aussi marchand ambulant de poissons

Mon père était aussi marchand ambulant de poissons frais et salés dans la campagne. Il venait à Port-en-Bessin acheter le poisson chez *Enguerrand* et chez *Lemasle*. C'est à cette occasion qu'il a trouvé une opportunité d'achat d'un magasin d'alimentation, tout près du bazar, en face de chez *Enguerrand*. Enfin, nous sommes arrivés à Port-en-Bessin en 1948. C'était un petit magasin, que mes parents se sont empressés d'agrandir.

J'ai poursuivi ma scolarité à Port-en-Bessin, jusqu'au Certificat d'Etudes obtenu en 1951 à Bayeux, avec plusieurs copains. Notre instituteur était M. *Marie*.

Nous l'appelions « l'vieux », alors qu'il n'avait qu'une quarantaine d'années !

C'était un adjudant de réserve qui tenait tous ses élèves avec une poigne assez ferme. Il avait des bons résultats. Il y avait un maximum de reçus au Certif. C'était pour lui un point d'honneur. Certains de ses élèves étaient très durs. Il nous a beaucoup appris sur tout. Pour le cinquième anniversaire du Débarquement, il nous a appris et fait chanter les hymnes nationaux américains, anglais, français et la Toulousaine, puisque le Président de la République Vincent *Auriol* originaire de Toulouse était présent. Ce fut un grand moment, j'en parle souvent à mes petits-enfants. Il est mort en décembre 2010, à l'âge de cent ans.

C'était un petit magasin, que mes parents se sont empressés d'agrandir en 1949. (Sur la photo, Madame Lorillu et ses enfants, Monique, Rolande et Alain.)





Jean Lorillu

En février 1958, je pars au service militaire dans l'armée de l'air, par devancement d'appel. Mon beau-frère rentrait d'Algérie et m'a remplacé à l'avitaillement pendant mes 28 mois d'absence. J'ai devancé l'appel pour que nous ne soyons pas en doublon sur l'activité. Il y avait la guerre de pacification en Algérie. Plusieurs de mes copains de Port et de Grandcamp ont été blessés ou tués là-bas. J'ai été basé deux mois à Chartres, puis à Ris-Orangis au sud de Paris. Nous ne sommes jamais partis en Algérie, mais nous avons souvent été informés que nous devions partir ! J'avais signé pour 18 mois la durée légale, mais je suis revenu fin mai 1960. Cela a été plus long que prévu.

Le service militaire



En février 1958, je pars au service militaire dans l'armée de l'air...
J'avais signé pour 18 mois, la durée légale, mais je suis revenu fin mai 1960. Cela a été plus long que prévu.



La Crue: La rue du Phare

Jean Lorillu

Une fois le Certif en poche, avec le père Lorillu, il fallait travailler dans le magasin familial. Je n'avais pas encore quatorze ans. Je suis arrivé pour donner un coup de main supplémentaire. Il y avait une forte demande à Port. Notre commerce marchait bien, pourtant il y a eu jusqu'à quatorze épiceries à l'époque, dont certaines épiceries-café : Mme *Madeleine* dite « *la mère Sagnette* », *Marcelline Lebon*, M et Mme *Thin*, M et Mlles *Duhutrel*,
« *Nénette* » *Quéquiner*, Mme *Poitevin* dite « *Bibise* », Mme *Barbet*, Mme *Thomines*, Mme *Dupont*, Mme *Marie Hue*, M *Langlois* dans le bas de **la Crue**, Mme *Marie* dite « *la mère Louise* » rue Torteron...
Je me souviens que j'épluchais beaucoup de pommes de terre grenailles avec une machine. On les préparait pour les clients, à la demande, elles étaient épluchées dès le matin et exposées dans un récipient avec de l'eau. La crème se vendait à la louche, le lait à la mesure, au litre au demi-litre, à la « pinte », le beurre à la motte.

Le savon se vendait à la découpe

J'allais chercher avec une moto, le lait en bidons de vingt litres à la ferme *Dupont* à Huppain. On vendait du rhum et des apéritifs (Manor ou Bartissol) aux clients qui venaient avec leur petite bouteille "à sirop". On mesurait la quantité avec une mesure en étain de 10 centilitres. On appelait la mesure un petit pot. Les clients tendaient leur bouteille en disant par exemple : je veux deux petits pots d'apéritif. Le savon se vendait à la découpe. Les légumes secs en vrac, au poids. C'était après la guerre, les gens vivaient modestement, encore avec des tickets de rationnement. L'été, deux fois par semaine, j'allais chercher les



Mon père n'envisageait pas de se séparer de moi.

J'allais chercher avec une moto, le lait en bidons de 20 litres à la ferme *Dupont* à Huppain



fruits et les légumes avec mon père, la nuit, à Caen.
Je me souviens, le vendredi ou le samedi, mon père ou ma mère me disaient : « Jeannot viens là, il faut un lapin d'un kilo cinq pour madame, va en préparer un. » La cliente attendait quelques minutes et repartait avec le lapin encore chaud. J'ai aussi saigné et plumé des poulets. En 1952, pratiquement tous mes copains de l'école primaire ont embarqué à la pêche. Je n'aimais pas travailler à l'épicerie, je m'y ennuyais, mais je ne savais pas quoi faire. Mon père n'envisageait pas de se séparer de moi. Dans son idée, il pensait que j'allais prendre sa suite. J'ai donc continué avec lui. Pendant ce temps-là, mes copains marins naviguaient. Je les enviais. Je renâclais dans mon activité chez mes parents.

A 17 ans j'ai dit à mon père que je voulais naviguer

Mon père me disait : « Alors, qu'est-ce que tu veux faire ? » J'aurais aimé apprendre le dessin industriel mais cela ne plaisait pas à mes parents. J'ai voulu

Jean Lorillu

S'amariner : s'habituer à la mer, aux manœuvres et en particulier ici, au mal de mer.

m'engager dans la Marine Nationale. Je suis allé passer des tests au Dépôt des Équipages de Cherbourg. J'étais apte, mais un voisin marin pêcheur à la retraite m'a totalement déconseillé de partir. A 17 ans, j'ai dit à mon père que je voulais naviguer. Mon père était d'accord. J'ai été embarqué un mois et demi, comme mousse en hiver 1957 sur la *Françoise*, un bateau neuf. C'est pour cela que j'ai un livret maritime. Pendant l'armement du bateau, j'ai travaillé à la propreté, astiqué les cuivres, aidé à monter les chaluts neufs, enfilé les aiguilles, j'ai au moins appris cela, avec le père Aimable *Hélie*, le seulier. Le patron était Pierre *Marie*, Il n'avait que vingt-trois ans. Aujourd'hui encore, je le présente comme mon premier patron et lui me présente comme son premier mousse.

J'ai eu le mal de mer toute la marée

Dès le départ en février 1957, on a eu gros temps. J'ai eu le mal de mer toute la marée. Nous sommes rentrés un soir en relâche à Dartmouth. Très tôt le lendemain, nous sommes repartis et j'étais de nouveau malade. Rentrés à Port après huit jours, j'ai débarqué aussitôt mes affaires. La majorité des marins pêcheurs sont malades au départ et puis ils **s'amarinent**. Je les ai admirés pour cette volonté et ce courage. Avec du recul, je crois que cela ce serait passé aussi pour moi. C'est une expérience dans la vie qui forge le caractère.

Je me suis retrouvé à terre fin février 1957, désemparé ! Puis, j'ai eu l'opportunité en avril de créer avec mon père l'avitaillement en vivres de bord, apéritifs, et cigarettes pour les chalutiers. Cela existait déjà à Dieppe mais pas à Port-en-Bessin. Une société du Havre, *Socanor*, a installé un dépôt à Port avec le soutien de Ferdinand *Delain*, armateur de *l'Immaculée*. Mon père a accepté cette responsabilité, et m'a confié sa gestion. C'est comme cela que je suis resté au contact de la pêche après ma première expérience de mousse. On a livré les premiers bateaux de Port le lundi de Pâques 1957. Le travail administratif était assez complexe avec la douane, car les règles changeaient et changent encore souvent. A l'époque, la douane autorisait un paquet de cigarette, cinq centilitres d'apéritifs et trois centilitres de rhum ou cognac par homme et par jour de mer, pour les chalutiers armés pour la pêche au large.

En février 1958, je suis parti au service militaire dans l'armée de l'air, par devancement d'appel. Mon beau-frère m'a remplacé à l'avitaillement pendant mes 28 mois d'absence. Depuis 2010, ma fille Isabelle est responsable de l'entrepôt avec trois collaborateurs. Début 1964, un fait déclenchant pour moi a été la rencontre avec Marcel *Thomines-Mora* que je connaissais de vue. Un jour, nous discutions ensemble, il m'a parlé de ses soucis de pêche. Il avait son diplôme de patron en poche et recherchait un commandement. Nous nous sommes associés tous les deux, pour



De Courcy, un 24mètres classique en bois

Avec Marcel Thomines-Mora dans la cage de l'hélice du Vauban 1992



Jean Lorillu

Ridains : grosses dunes sous-marines formées par du sable et des cailloux, dont certaines font jusqu'à quinze mètres. Les poissons s'abritent dans le creux pour se protéger des courants forts

le meilleur bien sûr ! Cela a été très positif. Nous nous sommes toujours entendus, chacun dans sa partie. Marcel s'est épanoui dans son métier. Il allait toujours de l'avant. Nous avons acheté le *De Courcy* à Lorient, un vingt-quatre mètres classique en bois. Nous étions jeunes à l'époque, j'avais vingt-cinq ans et Marcel vingt-sept ans. J'ai pris en charge la partie administrative et Marcel a pris le commandement, la technique et la mécanique. Marcel travaillait en Manche-Ouest, pêchait le lieu jaune et le cabillaud dans les carcasses des bateaux coulés par le passé. Nous avons eu régulièrement des soucis techniques et matériels qu'il fallait surmonter tous les deux financièrement et moralement.

Marcel réfléchissait, pensait à des idées innovantes et moi je l'ai toujours suivi. Cela s'est passé de la même manière avec Bruno, son fils.

Nous pensions sérieusement comment construire un nouveau bateau pêche-arrière. Nous sommes allés à Boulogne voir un bateau de vingt mètres cinquante qui venait d'être construit et qui était performant. Nous avons transformé les plans avec un pont plus couvert vers l'arrière. La *Madone des Feux* fut le premier pêche-arrière pour la pêche hauturière de la flottille de Port-en-Bessin. Pour le construire, il y a eu la création du premier chantier naval acier de Port en Bessin. C'était pratique, nous suivions sur place sa construction tous les jours. Voyant la coque en construction, les gens du pays se

La *Madone des Feux* fut le premier pêche-arrière pour la pêche hauturière de la flottille de Port-en-Bessin.



demandaient comment un tel bateau pourrait naviguer en Manche Ouest car il ne pourrait pas faire le métier des **ridains.** Marcel a démontré le contraire. Il a continué à faire les carcasses tout en se perfectionnant. La voie avait été ouverte pour les bateaux pêche-arrière.

Suite à un gros souci de santé, Marcel a cessé de naviguer en 1990. Son fils Bruno, passionné par les métiers de la pêche avait commencé à commander la *Madone des Feux*. Marcel a observé que les manœuvres de son fils étaient différentes des siennes et a jugé urgent de faire construire un nouveau bateau plus fort et plus adapté aux nouvelles techniques de chalutage. En 1991 nous avons fait construire le *Vauban* aux chantiers de Courseulles-sur-Mer et nous l'avons mis à l'eau en avril 1992.

J'ai été, en 1972, l'un des sept créateurs d'un groupement de gestion, recommandé par l'Etat, afin que les entreprises de pêche aient une comptabilité adaptée à l'importance de leur investissement. Ainsi en 1978 ce groupement a été, après modification des statuts, transformé en armement coopératif, l'*ACAP,* Armement Coopératif Artisanal Portais. Cette structure a pu, avec

Nous avons fait construire le *Vauban* aux chantiers de Courseulles-sur-Mer



Jean Lorillu

Chalutiers classiques hauturiers: Chalutiers de pêche latérale d'une vingtaine de mètres, équipés pour la pêche au large par opposition à la pêche côtière.

Ecorage: Toutes les activités liées au décompte de la vente à la criée

Nous avons acheté *La Portaise* en 1966, un 20 mètres en bois



Collection "La Jolie Brise"

ses moyens et ses garanties, aider de nombreux jeunes patrons. La flottille de **chalutiers classiques hauturiers** a ainsi vu son renouvellement.

Je me suis associé avec plusieurs patrons pêcheurs dont Gérard *Poitevin*. Nous avons acheté *La Portaise*, en 1966, un vingt mètres en bois. J'ai acheté le 8 février 1969 à Loctudy, un classique de seize mètres. Avec Jean-Jacques *Lebon*, nous avons acheté à Lorient le *Tangara*, un dix-huit mètres. Jean-Jacques s'est intéressé à la pêche à la coquille dès 1970. Puis, après quelques années d'exploitation positive, nous nous sommes intéressés à un prototype de chalutier en polyester de dix-huit mètres cinquante. Sa construction a été une grande nouveauté, pour sa taille et surtout le métier du chalutage prévu en Manche. Un déplacement dans un chantier de construction polyester de La Ciotat dirigé par Michel *Gérard*, nous a convaincu de la qualité du matériau, mais avec des modifications pour l'adapter à l'activité dans la Manche. Ce navire que nous avons nommé *Cap 2000*, a été mis à l'eau au printemps 1977 à Honfleur par l'*ACMH* : *Atelier de Construction Mécanique de Honfleur*. A l'époque, ils étaient spécialisés dans les containers en polyester pour l'armée française. Cette construction n'a pas manqué de faire couler beaucoup d'encre. La réussite technique, sa bonne tenue en mer et son exploitation rationnelle, a généré plus de quarante commandes de seize à vingt-cinq mètres, à Port-en-Bessin d'abord, en Vendée ensuite, puis en Basse Normandie, le Nord et la Bretagne, etc. J'ai eu la chance dans mon activité d'armement de ne pas avoir connu d'accidents graves.

Au sein de la *Confédération des Coopératives Maritimes et du Crédit Maritime - CMCM* - de Paris créée en 1966, nous défendions les pêcheurs qui étaient à la mer et disait-on, qui « tiraient su'le bout ». J'allais à Paris trois à quatre fois par mois. Le matin, avant de prendre le train à Bayeux avant 7 heures, je passais

souvent sous la criée et j'avais des infos fraîches à apporter à Paris, tout comme mes collègues de Boulogne, de Bretagne ou de Vendée, qui s'y rendaient également. C'est tout juste si nos semelles ne sentaient pas encore le poisson. Nous avions alors une crédibilité qui nous permettait de nous exprimer presque à chaud !

Avant l'arrivée de l'électronique, j'assistais à toutes les ventes des bateaux que je gérais, je copiais sur un cahier, toutes les adjudications et avec le service administratif de la coopérative **d'écorage,** nous comparions nos chif-



Saint Gerbold, sister ship du *Cap 2000* entré en service en janvier 1980.



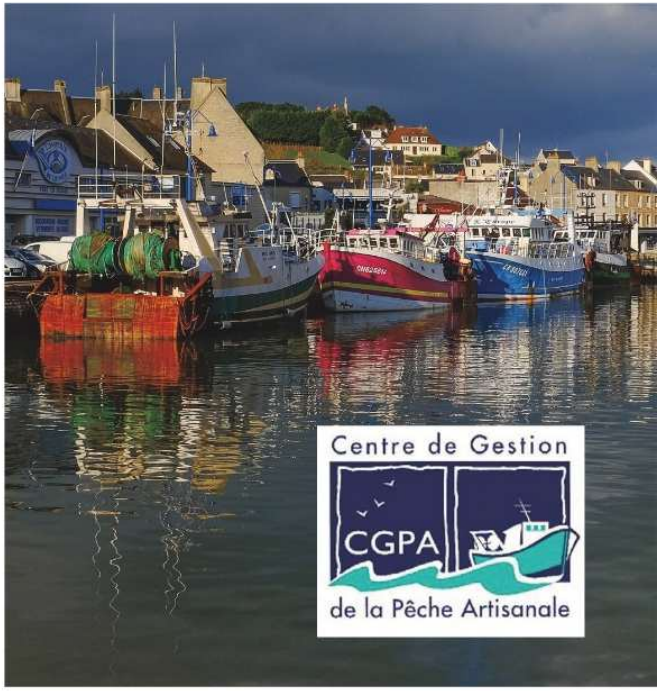
Ce navire que nous avons nommé *Cap 2000*, a été mis à l'eau au printemps 1977.

Jean Lorillu

Copeport : Société Coopérative des Pêcheurs Portais.

L'OPBN: L'Organisation de Producteurs des marins pêcheurs de Basse Normandie (devenue OPN Organisation des Producteurs Normands).

fres quand il y avait un litige.
J'ai été élu en 1978 Président du *Centre de Gestion de la Pêche Artisanale*. Près de trente groupements de gestions et armements coopératifs en étaient membres. Cela représentait environ deux mille navires de pêche artisanale, soit la majorité des quatorze à vingt-cinq mètres du littoral Français.
Avec mes collègues des régions littorales, nous avons contribué à faire connaitre et à faire valoir le métier dans nos diverses réunions à Paris. Toutes ces années, grâce à la confiance que les pêcheurs m'avaient accordée, j'ai été amené à répondre à beaucoup d'interviews. Les plus difficiles ont été celles en direct à la télévision, sur le bord du quai, ou en studio. Dès qu'un évènement concerne la pêche, la presse s'y intéresse. Beaucoup de professionnels ne souhaitaient pas répondre aux journalistes et les renvoyaient vers moi. Ensuite, les journalistes me connaissant m'appelaient directement. J'ai toujours essayé d'assumer la communication la plus précise, sur le métier de pêcheur et ses difficultés, vers le grand public. Aujourd'hui, il y a moins d'interviews en direct.
J'ai été secrétaire de la Chambre Syndicale de Port-en-Bessin, de 1972 à 2012. En 1980 nous avons créé le comité régional des pêches où j'ai été élu président pendant deux ans. Mon successeur a été Jean *Le Boucher*. Aujourd'hui ce comité fonctionne toujours avec Daniel *Lefèvre* qui en est le président. J'ai été président de l'***OPBN*** de 1983 à 2008 où Bruno *Thomines-Mora* m'a succédé.
Au cours des trente années de présence dans les instances professionnelles à Paris, j'ai été en contact avec des élus et des responsables. J'ai eu pendant plusieurs années, l'honneur de participer au Conseil Supérieur d'Orientation du Ministère de l'Agriculture et de la Pêche et me trouver en prise directe avec le ministre du moment. Nous étions une trentaine dans ce conseil. Je pouvais porter la parole de la pêche artisanale avec mes collègues, des syndicalistes, et des responsables d'organisations de la pêche industrielle, du mareyage, des poissonniers et de la grande distribution. J'intervenais souvent. Il ne fallait pas qu'un ministre parle en défaveur de la pêche, je le reprenais volontiers.
Elu au Conseil d'Administration de ***Copeport*** en 1966, j'ai mis le doigt dans l'engrenage et puis le bras y est passé. Plus de quarante années à défendre le métier, les marins et la pêche.
J'ai toujours été bien dans toutes mes activités. Mes origines étaient celles de la terre, mais c'est ensuite la mer qui m'a passionné, par rêve d'abord, puis par affinité ensuite.
Aimer les marins pêcheurs et leur métier, est la principale condition pour bien les défendre !



Je suis devenu en 1978 Président du *Centre de Gestion de la Pêche Artisanale.*



Jean Lorillu

J'ai été enfant de chœur du chanoine *Bernard* puis de l'abbé *Leroy* pendant cinq ans, de 1949 à 1953. Avec le chanoine *Bernard*, c'était laborieux. Il avait 80 ans passés. Ma mère voulait que j'aille à la messe tous les dimanches. Nous portions la soutane rouge et la chasuble blanche. Puis dans les derniers temps, nous avions une soutane blanche avec un long cordon rouge à la taille et une croix en bois en sautoir. Avec le chanoine Bernard, on a fait les 400 coups. Il n'entendait pas beaucoup. On pouvait en profiter pour chahuter. Parfois, je me tenais debout au milieu de l'église avec le **claquoir** entre les mains. Le gamin que j'étais ressentait un grand pouvoir à faire lever et asseoir les fidèles !

On agitait les clochettes pendant l'eucharistie. C'était à celui qui sonnerait le plus fort. Nous allumions l'encens dans l'encensoir que nous faisions tourner ensuite au-dessus de nos têtes. J'ai vécu avec mes copains, les messes, les vêpres, les baptêmes, les mariages les enterrements. C'était toute une époque où nous étions parfois dix dans le chœur.

Le navire amiral: Le chalutier sur lequel embarque l'Évêque pour la Bénédiction de la mer

Le claquoir: Petit instrument en bois qui s'ouvre en deux et qui en se fermant émet un bruit sec pour indiquer aux fidèles le moment de se lever ou de s'asseoir.

Quéqué qui faisait tinter deux lourdes cloches

Lors des bénédictions de la mer, il y avait des processions à la Vierge des Feux avec les bannières. En tête de procession, je me souviens d'un certain *Quéqué* qui faisait tinter deux lourdes cloches qu'il tenait dans chaque main. Cela faisait : ding ding bong bong dong ding bong dong … Et cela jusqu'à la Vierge des Feux en haut de la « grande Crue ». Il fallait être costaud pour faire sonner les cloches si longtemps. Depuis les années cinquante, le sonneur n'existe plus.

A ma première Bénédiction de la mer, en 1952, je tenais la crosse de l'évêque, et j'en étais fier. Je me souviens d'une bénédiction de la mer en 1976. La mer était mauvaise, **le navire amiral** a été contraint par la sécurité de sortir sans passagers, avec seulement l'évêque, le clergé et les enfants de chœur, dont mon fils Patrice. Les bateaux qui suivaient en procession n'avaient pris aucun passager.



Quéqué qui faisait tinter deux lourdes cloches

A ma première Bénédiction de la mer, en 1952, je tenais la crosse de l'évêque

